

# Le PIB, la croissance et l'entropie

(Texte en friche, version du 21 février 2020)

Le PIB n'est pas un indicateur de richesse  
Indicateurs alternatifs de bien-être ou de soutenabilité  
L'entropie  
L'obsolescence programmée  
Le rapport Meadows  
Le rapport Jackson  
Autres célèbres critiques  
Prévenir la crise plutôt que la subir  
Croissance ou pauvreté ?  
Redéfinir la richesse

## **Le PIB n'est pas un indicateur de richesse**

Le Produit Intérieur Brut (PIB) est un indicateur de flux marchands mais en aucun cas le symbole de la richesse des nations, quoi qu'en disent la plupart de nos gouvernants. En quelque sorte, le PIB, c'est le montant de l'argent qui change de mains : je produis et je vends, le PIB augmente. Tu casses et il répare ou tu rachètes, le PIB augmente. Je pollue et tu assainis, le PIB augmente. Je tombe malade et tu me soignes, le PIB augmente. Ça s'infecte, le PIB augmente... Par contre, si la rivière est propre, le PIB n'augmente pas. Si l'air est pur, le PIB n'augmente pas. Si je suis en bonne santé, le PIB n'augmente pas.

Le PIB bénéficie également des marchés colossaux que constituent trois productions perverses : la publicité, la drogue et l'armement. Or, qu'est-ce que la publicité sinon une logique de la consolation par la satisfaction de faux besoins ; qu'est-ce que la drogue sinon une logique de la fuite ; qu'est-ce que l'armement sinon une logique de la peur de l'autre ? Si je n'ai besoin, ni de consolation, ni de fuite, ni de défense, le PIB n'augmente pas. On est loin de ce qui constitue le « bien vivre ».

Comment ne pas reconnaître que pour les chantres de la croissance du PIB, la publicité, la drogue, l'armement, la maladie, la casse, la pollution et même la guerre, constituent des aubaines, comme tout ce qui s'apparente au concept économique de « destruction créatrice ». Destructrice pour qui ? Créatrice de richesse pour qui ? Le marché de la cigarette en dit long à ce sujet.

## **Indicateurs alternatifs de bien-être ou de soutenabilité**

La critique de l'indicateur de richesse qu'est le PIB a débouché sur la création de nombreux nouveaux indicateurs depuis 2009<sup>1</sup>. Mais la plupart d'entre eux se focalisent sur le

---

1. Cités par le *Dictionnaire de la pensée écologique* (Dominique Bourg et Alain Papaux *dir.*, PUF 2015, p. 552) :

Indicateurs de bien-être : BES 2013 (Italie), W-3 2013 (Allemagne), RU (2013), Autriche (2012) Australie (2012), CIW 2013, Better Life Index 2013 (OCDE), HDI 2013 (UN), The Happy Planet Index 2012 (NEF), Ecological Footprint 2013, Prosperity Index 2013, Genuine Progress Index 2013, Environmental performance index 2012, Social Progress Index 2013, Material Footprint 2013, World Happiness Report 2013.

Indicateurs de soutenabilité : ANS 2010 (Banque mondiale), IWI 2012 (UN).

bien-être à court-terme – et donc sur la satisfaction du cerveau archaïque – plutôt que sur la résilience et les satisfactions liées à la pérennité de ce que nous construisons – et donc sur la satisfaction de notre cerveau rationnel. D'autre part, ils n'ont pas vraiment tenu compte d'une réflexion profonde sur ce qu'est la richesse entendue non seulement comme propriété mais comme droits d'accès<sup>2</sup> et possibilité d'usage, c'est-à-dire la richesse des communs.

### **L'entropie**

«Rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme» dit l'adage. C'est ce que conteste le deuxième principe de la thermodynamique en ce qui concerne l'énergie, et c'est ce que conteste un quatrième principe de la thermodynamique – proposé par Nicholas Georgescu-Roegen – en ce qui concerne la matière: l'énergie se dissipe, la matière se dégrade, c'est ce qu'on appelle l'entropie.

Prendre conscience de l'entropie, c'est réaliser que toute activité transformatrice dégrade les matières premières et donc, puisque notre planète constitue un système clos d'un point de vue thermodynamique, qu'elle les épuise en tant que ressources pour l'humanité. Cela s'éprouve particulièrement à l'échelle industrielle. Un exemple nous en est donné par le très impressionnant film documentaire de Denis Delestrac, *Le sable – enquête sur une disparition*, Alerte Verte, 2013. Puisé dans les océans par milliards de tonnes pour fabriquer du béton, le sable commence à disparaître de la planète. On croyait cette ressource infinie, elle se révèle non renouvelable (ou renouvelable à une échelle temporelle géologique excédant totalement l'extraction industrielle).

La pénurie que certains ont craint au sujet du pétrole (le « choc pétrolier »), qui est retardée – et à quel prix ! – mais non résolue, concerne quantité d'autres matières premières que nous avons pris l'habitude de puiser comme si elles étaient illimitées. Notre civilisation s'est construite sur l'extractivisme et nous commençons à prendre vertigineusement conscience de cette impasse.

### **L'obsolescence programmée**

«L'ivresse du progrès et l'ignorance de l'entropie a donné naissance (...) à une divagation comparable à la recherche d'une machine à mouvement perpétuel» remarque judicieusement Robert Chevanier<sup>3</sup>. Mais le mythe de la croissance économique va encore plus loin que le fantasme du mouvement perpétuel: l'objet de son délire est celui d'une accélération perpétuelle.

Cette accélération perpétuelle réclame la stratégie funeste de l'obsolescence programmée. Si les économistes *mainstream* organisent cette « destruction créatrice », les opportunistes de la finance misent sur elle. Or, à l'échelle planétaire, qu'est-ce qu'une obsolescence programmée sinon l'obsolescence de notre planète elle-même. Telle est, du point de vue de l'habitabilité de notre Terre, la définition de l'Anthropocène: l'Anthropocène est cet âge géologique où l'humain (surtout le riche et le puissant parmi les humains), en macroparasite, rend toxique pour sa descendance ce monde qu'est le sien.

---

2. Voir la réflexion d'Amartya Sen sur les famines (*Poverty and Famines: an Essay on Entitlement and Deprivation*, 1981).

3. Article de Robert Chevanier consacré à Simone Weil (*Dictionnaire de la pensée écologique*, p. 1051).

### **Le rapport Meadows**

En 1972, le rapport réclamé par le Club de Rome, surnommé rapport Meadows, est titré *The Limits to Growth* (en français : *Halte à la croissance*). C'est la première invalidation scientifique de la possibilité d'une croissance économique exponentielle dans un monde fini. Les auteurs ont utilisé la méthode de modélisation des systèmes dynamiques inventée par Jay Forrester pour développer un modèle global du monde (*World3*). En réfléchissant sur les variables, ils ont calculé cinq scénarios. Le scénario le plus probable était celui du *standard run*, scénario *business-as-usual* où les gouvernants sont incapables de changer de cap face à la destruction de nos ressources. Le scénario le plus optimiste, appelé *comprehensive technology*, était celui correspondant à la réalisation des promesses de progrès rêvées par les milieux technoscientifiques. Dans les deux cas, le rapport Meadows annonce l'effondrement du système Terre avant la fin du *xxi*<sup>e</sup> siècle. La seule et unique solution prônée par les auteurs est un abandon urgent du modèle économique basé sur la croissance et l'adoption d'un modèle économique stationnaire tel qu'il a été théorisé par John Stuart Mill (cette économie stationnaire sera repensée en 1997 par Herman Daly dans un ouvrage célèbre : *Beyond Growth*). La réaction de la communauté économique face à au rapport Meadows fut extrêmement agressive, cherchant par tous les moyens à l'invalider. Pourtant, quarante ans plus tard, les prédictions du scénario *standard run*, se confirment sur toute la ligne ! (Pour ceux qui s'y intéressent, on peut préciser que les époux Meadows ont poursuivi leur travail en 1992 avec la parution de *Beyond the Limits* et en 2004 avec *The Limits to Growth. The 30-Year Up-date*).

Le rapport Meadows est une mise en garde. Nous ne pourrons jamais enrayer la sixième extinction massive de la vie sur Terre sans une refondation radicale de ce qui doit croître et de ce qui doit décroître.

### **Le rapport Jackson**

Au Royaume-Uni, le philosophe, mathématicien et économiste Tim Jackson fut lui aussi missionné par le gouvernement pour trouver des solutions afin de relancer la croissance. Les conclusions de ses analyses sont implacables. Non seulement la croissance est impossible, mais elle est suicidaire. Son ouvrage, complètement boudé par les milieux économiques, devient rapidement une référence incontournable auprès d'une élite intellectuelle critique du scientisme économique. En 2017 paraît en français une édition retravaillée de ce texte intitulée *Prospérité sans croissance. Les fondations pour l'économie de demain*.

### **Autres célèbres critiques**

Ces deux rapports (Meadows et Jackson) ne sont pas solitaires, la liste est longue des savants parmi les plus visionnaires de notre temps à avoir dénoncé l'extrême dangerosité du mythe de la croissance économique. Je renvoie aux travaux de Nicholas Georgescu-Roegen (ce génie de l'économie, très en avance sur notre temps, qui a confronté la révolution bioéconomique aux lois de la thermodynamique); aux travaux de Kenneth Ewart Boulding (l'un des pères spirituels de l'économie écologique); au livre de Dominique Bourg et Christian Arnsperger (*Ecologie intégrale. Pour une approche permacirculaire de l'économie*, PUF, 2017), etc.

Pour une approche plus philosophique ou sociologique de la critique de la croissance, je renvoie à Jean Baudrillard pour qui le consumérisme engendre «une paupérisation psychologique», un état d'insatisfaction généralisée, qui «définit la société de croissance

comme le contraire d'une société d'abondance» (*La société de consommation*); au travail de Serge Latouche (par exemple son article «Décroissance» dans le *Dictionnaire de la pensée écologique*; précisons que le concept de décroissance est une bombe sémantique qui n'appelle pas à un retour au Moyen-Âge comme l'imaginent ses incultes détracteurs mais à une invalidation de notre modèle extractiviste); au livre de Maurizio Pallante (*La Décroissance heureuse. La qualité de la vie ne dépend pas du PIB*); au livre d'Yves Citton (*Zazirocratie. Très curieuse introduction à la biopolitique et à la critique de la croissance*); à Barry Commoner qui propose une économie non plus basée sur la valeur d'échange, mais sur la valeur d'usage; à l'œuvre de Bruno Latour; à celle d'André Gorz, parmi tant d'autres.

On peut noter en passant que les grands économistes humanistes comme Amartya Sen ou Joseph E. Stiglitz sont eux aussi critiques à l'égard de l'indicateur du PIB (qu'ils suggèrent de remplacer par une estimation du «développement humain soutenable»), mais ils ne remettent pas en question le concept de croissance économique lui-même. Pour cette raison, je les considère comme moins avancés sur le plan d'une réforme de l'économie que les penseurs cités ci-dessus. C'est encore le cas de Thomas Piketty (*Le capital au XXI<sup>e</sup> siècle*) auteur majeur sur lequel Tim Jackson a beaucoup travaillé tout en montrant les faiblesses de sa défense de la croissance pour contrer les inégalités. La sixième extinction massive de la vie sur Terre ne va pas améliorer les inégalités.

Pour une approche moins savante de la limite de la croissance, voir le film documentaire de Gilles Vernet, *Tout s'accélère*, LaClairière Production, 2016; ou le film de Florian Opitz, *System Error* (2018).

### **Prévenir la crise plutôt que la subir**

La plupart des économistes – empêtrés dans une approche scientiste de l'économie – ne comprennent pas que les sphères biologique et géologique encadrent la sphère économique et non l'inverse. Un effondrement de l'écosystème planétaire et un épuisement des matières premières entraîneront de toute façon crise et décroissance, et de façon infiniment plus violente que si nous cherchons à prévenir les carences par sobriété et ménagement. N'importe qui peut comprendre qu'il est vital de ne pas consommer plus qu'une planète; n'importe qui mais si peu d'économistes! Même un état stable ne peut suffire tant que nous serons en situation d'*overshoot* pour utiliser un vocabulaire propre à l'écologie scientifique. Comme l'écrit William Catton, en situation d'*overshoot*, l'espèce humaine dépasse la «capacité de charge» de ses ressources, il faut redescendre à une planète. Il faut donc décroître avant de se stabiliser. Cette implacable contrainte nous impose une redéfinition de la richesse et un changement de société.

### **Croissance ou pauvreté**

Les objecteurs de croissance parlent de conditions de survie tandis que les chantres de la croissance économique parlent de condition de richesse. Nous n'accordons pas nos discours sur la même valeur, ce qui engendre des dialogues de sourds. On pourrait dire qu'il vaut mieux une humanité pauvre qu'une humanité disparue, car la survie est un prérequis à la richesse, mais est-ce si certain que cette impossibilité de croissance débouche sur un appauvrissement catastrophique? Posons la question différemment: comment faire pour que cette décroissance obligée n'entraîne pas un appauvrissement

catastrophique ? La réponse est connue, il faut changer de système économique. C'est ce que les économistes hétérodoxes ne cessent de proposer.

### **Redéfinir la richesse**

Le concept de croissance économique est intenable parce qu'il est quantitatif, parce qu'il prend en compte les productions marchandes destructrices et ne prend pas en compte les productions non marchandes constructives. Nous tourner vers un épanouissement qualitatif réclame une réévaluation de la notion de richesse, comme le proposent tant de philosophes – que les économistes *mainstream* n'écourent pas. Les notions de maturation, bonification, fertilité, fécondité, n'ont rien à voir avec la croissance des cellules cancéreuses dont je fais l'allégorie de notre capitalisme tardif.

Comme le remarque Gilbert Simondon (*Du mode d'existence des objets techniques*), le véritable progrès technique est celui qui permet un ralentissement de l'entropie. Une telle proposition va à l'encontre de l'obsolescence programmée. Elle s'exerce dans le développement des low-tech (que l'on traduira en français par basses technologies ou technologies douces). Les arrivistes et les prédateurs préfèrent la haute technicité (high-tech) qui leurs permettent hiérarchie et domination. En revanche, les low-tech réclament peu d'énergie grise nécessaire à leur fabrication et à leur élimination. Elles sont durables, réutilisables, réparables, recyclables, biodégradables. L'humanité serait véritablement riche, et d'une richesse partagée, si les low-tech détrônaient les high-tech dans les domaines les plus inutilement gourmands en matières premières non renouvelables et en énergie. Cela se fait déjà dans l'agriculture biologique, en architecture, dans le design...

La véritable richesse n'a rien à voir avec l'exclusivité et l'exclusion impliquée par les biens ostentatoires, ni avec la distraction abrutissante qui réclame qu'on augmente toujours les doses. La véritable richesse, c'est aussi ce qu'Amartya Sen a nommé *empowerment* (traduit en français par «encapacitation») : s'arracher à la pauvreté, c'est acquérir des capacités, à commencer par la possibilité de choisir son mode et son cadre de vie, son métier. La véritable richesse passe par la santé, l'éducation et la jouissance de temps disponible pour le plaisir et la vertu. La richesse, ce n'est pas le pillage de nos ressources, ni la servitude volontaire réclamée par le capitalisme. Les économistes hétérodoxes que j'ai cités plus haut n'ont eu de cesse d'élaborer les conditions d'une véritable richesse. Ces conditions sont déjà largement expérimentées de par le monde, il nous revient de les soutenir.

Jean-François Delhom